



N^o 8. — 10 Juillet 1823.

ÉCLAIRS.

Conséquences de la guerre d'Espagne. — Perspective glorieuse pour la France. — Escamotages maritimes pendant la révolution. — Progrès de la civilisation dus aux bienfaits de la maison de Bourbon. — Déchaînement des passions démagogiques. — Bivouac en face de Madrid. — Pensées d'un Chinois. — Lithographie. — Siècle des lumières. — Lanterne. — Incendie. — Larmes sur un soldat français mort en Espagne. — Visite au château, des officiers du 15^e léger. — Pillules pour Mina. — Wilson hué, conspué, etc.

OBSERVATIONS SUR LES CONSÉQUENCES

DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

La guerre d'Espagne est sans doute l'événement le plus remarquable de notre époque : s'il ferme l'abîme des révolutions, il ouvre la porte à un nouvel avenir. Les insurrections furent trop long-temps un sanglant spectacle offert à la curiosité des peuples : enfin la toile est

tombée. Dès ce moment l'Europe commence d'autres destinées.

Mais l'œuvre matérielle des révolutions étant une fois abattue, il reste à poursuivre jusque dans leurs dernières conséquences les funestes théories des sophistes modernes. C'est un vaste système d'immoralité qui s'était infiltré dans toutes choses. Ce n'est pas par la force des armes qu'on peut anéantir ses derniers débris. On ne saurait arrêter tout-à-fait la marche de l'erreur, qu'en la forçant de contempler sa propre difformité dans le miroir accusateur de l'expérience. Les nations de l'Europe, représentées par leurs souverains, concourent à cet utile résultat. Mais parmi elles on distinguera la France, qui reprend, par l'effet des événemens, une suprématie qu'elle n'a jamais cessé d'obtenir, mais qu'on a pu quelquefois lui contester. Et ici son triomphe est d'autant plus beau, qu'elle ne le fonde point sur des calculs, avantageux souvent pour la richesse des peuples, stériles toujours pour leur véritable grandeur : elle triomphe par ce qu'il y a de plus noble parmi les hommes, la religion, la morale et l'honneur. La révolution a demandé à nos soldats ce qu'ils allaient faire en Espagne ? Les événemens ont répondu. Ils sont allés conquérir la paix l'épée à la main ; ils sont allés réparer l'outrage que l'usurpation avait fait à la légitimité ; ils sont allés dire à l'Espagne de faire entendre sa voix solennelle pour instruire l'Europe. A leur approche, toute l'Espagne s'est levée, et elle a voté la légitimité par acclamation.

Mais à ceux qui se sont exposés à tous les périls de l'exécution, à ceux-là appartient la plus grande partie de la gloire. Tandis que l'armée française, franchissant la Bidassoa, marchait contre un peuple que dix ans plus tôt six cent mille Français n'avaient pu vaincre, les armées de l'Europe reposaient tranquillement sous leurs tentes. Que dis-je ? l'Angleterre, vieillie dans les astuces de la

politique , fournissait avec ardeur , par ses scandaleux débats , des armes aux sophistes. La révolution en pleurs , dans le pressentiment de ses désastres prochains , lui tendait des mains suppliantes ; elle espérait tout en elle. Mais les événemens ont parlé , et l'Angleterre alors a gardé le silence. Ses clubs ont fait encore entendre une ignoble voix ; et la plus haute question de l'Europe , passant ainsi par tous les rangs de la société anglaise , a fini par se décider à coup de poings entre les deux saltinbanques de l'anarchie anglicane , le célèbre Hunt et F***.

Ici donc , et dans des circonstances aussi solennelles , la France s'est montrée noble , franche , et je dirais même chevaleresque , tandis que l'Angleterre se montrait souple et craintive. Dans cette comparaison de deux grands peuples , on peut ajouter qu'il était facile de voir que l'une calculait encore les dangers , tandis que l'autre courait à la victoire , emportée par l'élan d'un sentiment généreux. La France faisait l'avenir , l'Angleterre l'attendait.

Il est évident , d'après ces observations , que , dans la grande affaire de la guerre d'Espagne , la France a marché à la tête des événemens , et que l'Angleterre s'est laissé traîner comme malgré elle à leur suite : il suit assez naturellement que l'importance qu'elles y auront acquise l'une et l'autre devra être mesurée dans la même proportion.

D'autres circonstances augmentent pour la puissance britannique les chances fâcheuses , tandis que le cabinet des Tuileries verra se multiplier pour lui les chances favorables. Tous les peuples et les rois de l'Europe , ne formant plus par les nœuds de la Sainte-Alliance qu'une grande communauté d'intérêts , offriront par leur union même un faisceau formidable de puissance. Les querelles particulières de nation à nation seront éteintes ; toutes les intrigues politiques , devenant sans but , cesseront par cela même : une seule politique , loyale parce qu'elle n'aura

*

besoin d'aucun détour, généreuse parce qu'elle sera forte, dominera les destinées de l'Europe. Que deviendra l'Angleterre, restée, par sa politique étroite, en dehors de ce mouvement? Pressée d'une part par les désordres d'une démocratie qui tient sur un coin du globe la révolution en permanence, embarrassée de l'autre par ses doutes et ses craintes, elle attendra vainement qu'un homme de génie vienne la retirer du bord de l'abîme. Ni les Pitt, ni les Castelreag, quand ils renaîtraient, ne la sauveraient plus, car le torrent démocratique, dont ils avaient retenu les flots menaçans, aura tout inondé. Que lui servira sa politique, qu'elle aura rendu d'autant plus fausse, qu'elle a voulu la rendre plus populaire! car, ainsi que l'a dit l'auteur du meilleur ouvrage publié sur cette nation: Quoique l'Angleterre soit le pays de l'Europe où il se parle le moins, c'est celui où il se dit le plus d'inepties (1).

Que viendra donc apporter le cabinet de Saint-James dans ce monument de paix que la Sainte-Alliance élève pour la sécurité des peuples! Sera-ce son crédit immense, qui s'use par cela même qu'il s'augmente? Sera-ce son or, avec lequel elle a corrompu l'Europe: car elle a habitué les peuples à tout vendre, parce qu'elle a osé tout acheter. Viendra-t-elle se vanter de ses colonies qu'elle a acquises, sinon par les révolutions, au moins à l'occasion des révolutions! Comment et quand s'est-elle emparée du cap de Bonne-Espérance! A quelle époque et par quels moyens a-t-elle pris les îles de Malthe, de Sainte-Cécile et l'Ile-de-France! Croit-elle mériter l'estime de la postérité en montrant ses établissemens qui s'étendent de Bombay, de Délyly, jusqu'au pays des Arabes! De toutes parts l'histoire dira que le signal de nos malheurs aura été le signal de sa fortune: l'avenir jugera. Mais n'est-il pas

(1) Rubichon de l'Angleterre.

à craindre que , dans ce compte général que les légitimités assemblées se rendront les uns aux autres , elle ressemble à un prétendant aux honneurs académiques , qui , au lieu de faire valoir ses principes , ses découvertes , ses écrits , n'étalerait que ses titres de créances et le chapitre de ses richesses ! En vain pour excuser sa fortune citerait-elle l'exemple de la Pologne , lasse de factions et ouvrant ses bras aux puissances qui l'envahirent. Mais il fallait bien qu'à la fin la Pologne , après avoir offert au monde le scandale de ses discordes , reçût des lois , puisqu'elle ne savait pas s'en donner. On reprochera à l'Angleterre d'avoir blessé les principes généraux de la justice , parce qu'elle se fit des principes particuliers avec la ruse et l'audace. Elle commença avec son génie la conquête des mers : l'histoire dira comment elle l'a achevée. Elle se fit des alliés de tous les peuples qui lui donnèrent des richesses. Elle a envoyé complimenter les princes barbares de Maroc et d'Alger , quand elle eut l'espoir d'avoir des comptoirs dans leurs états. Enfin , elle a su ramasser de l'or partout où les Français ont su verser leur sang pour la liberté et pour l'honneur. C. D.

LITTÉRATURE.

Tableau historique des progrès de la civilisation en France , depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours ; par C. Desmarais (1).

Entreprendre d'écrire sur la civilisation de la France depuis l'origine de la monarchie , c'était tout ensemble s'imposer la tâche d'examiner les faits historiques , d'en suivre les conséquences les plus reculées , et souvent de

(1) 1 vol. in-8 , chez Masson fils aîné , libraire , quai Malaquais , n° 13.

deviner les causes par les effets ou les effets par les causes. Non-seulement ce travail demandait un rare esprit d'observation, mais aussi une force de raisonnement encore plus rare. Nous vivons dans le siècle des brochures, et l'on peut-être agréablement surpris en voyant un jeune écrivain se livrer, pendant plusieurs années, à des études sérieuses, à des réflexions profondes, et se plonger tout entier dans une entreprise où la gloire et le profit ne sont point en proportion de l'utilité ni des fatigues. Je sais bien qu'il y a une certaine volupté jusque dans les méditations les plus sévères; mais peu d'hommes sont capables de la goûter; et sans doute c'est déjà faire preuve d'une grande vigueur de pensée que de se plaire ainsi dans la société des vieux siècles, et dans l'examen scrupuleux des générations qui se sont succédé pendant quatorze cents ans sur le sol de notre patrie.

Les anciens historiens se contentaient en général de narrer les faits. De leur temps, les institutions avaient plus de stabilité, et par conséquent les mœurs variaient moins; il était rare que les événemens fissent une révolution dans les lois et moins encore dans les habitudes de la famille; les choses suivaient leurs cours naturel; les hommes marchaient vers la perfection ou vers la décadence par le chemin ordinaire. Il n'en fut pas ainsi dans la plupart des sociétés modernes: comme rien n'était stable dans les institutions, si toutefois il en existait, les mœurs publiques et privées changeaient à presque tous les événemens importans, ensorte que, d'une génération à l'autre, le peuple n'était pas reconnaissable.

Ces transitions fréquentes du bien au mal et du mal au bien fixèrent souvent l'attention des philosophes; mais c'est surtout dans le siècle dernier, lorsque l'esprit d'analyse s'étendit à tout, que l'on s'attacha à l'étude des causes morales et politiques, qui, aux diverses époques, influèrent sur le sort des nations. Montesquieu, Mably,

Voltaire, furent les plus habiles dans ces investigations périlleuses et portèrent avec bonheur le flambeau du génie dans les ténèbres de l'histoire. Leurs ouvrages, consacrés en partie à la critique des faits, firent briller à nos yeux le passé avec bien plus de clarté que les récits les plus circonstanciés et les annales les plus fidèles.

La civilisation de la France méritait un historien à part : elle présente des phénomènes dignes de fixer l'attention. M. C. Desmarais n'en a laissé échapper aucun. Il médite avec profondeur sur la longue enfance de cette nation où tant de peuplades différentes avaient déposé leur barbarie, et mêlé leurs habitudes et leurs langages ; il nous montre, quoiqu'en exagérant la vérité, les effets déplorables de la féodalité, de ce fléau nécessaire dans ces temps grossiers ; il applaudit aux efforts de quelques rois qui, devançant leur siècle, voulurent relever leur peuple étendu sur la poussière, et lui donner des institutions ; il nous fait voir ce peuple retombant toujours, comme un nourrisson qui fléchit sur ses pieds inhabiles ; il nous console en nous montrant du moins la gloire près du malheur, les lauriers abritant l'ignorance, et, au milieu de cette nuit profonde, les rayons de quelques vertus sublimes quoique incultes. Cependant l'étude avait cherché la profondeur des cloîtres ; ces corporations religieuses, tant décriées depuis, conservaient précieusement le dépôt de la civilisation. C'est de leur sein qu'elle sortit par degrés et se repandit insensiblement, avec l'amour des arts, dans toutes les classes de la société. Les rois qui, depuis François I^{er}, établirent des institutions furent compris par leur peuple : les esprits étaient mûrs pour la liberté. Malgré quelques troubles intérieurs, le royaume, sous les auspices de la civilisation, jouit constamment de cette liberté jusqu'au moment où la révolution la frappa au milieu du cœur, et que, sur les débris du trône légitime, elle fit asseoir une foule de tyrans subalternes qui se dé-

salterèrent à longs traits de notre sang dans la coupe de l'égalité. Arrivé à ce point, M. Desmarais rembrunit ses couleurs; il fait un tableau effrayant des calamités de cette époque, et frémit en songeant que nous avons reculé jusqu'au bord de la barbarie. L'usurpation de Bonaparte a inspiré au jeune auteur des pages éloquentes où il apprécie avec supériorité l'influence de cet homme étonnant sur son siècle. Enfin, M. Desmarais termine son livre par des considérations sur la Charte et sur le poids qu'elle aura dans la balance de notre civilisation.

Cet ouvrage où s'enchaînent avec ordre tous les évènements importants de notre histoire, est un des plus remarquables qui aient paru de nos jours, non-seulement par sa substance, mais aussi par le style brillant et figuré dont l'auteur sait revêtir ses réflexions et ses récits. Dans l'embarras que j'éprouve à choisir une citation dans un livre écrit et pensé partout avec une égale supériorité, je m'arrête au passage suivant, extrait du tableau de notre révolution :

« Les mœurs, quoique prodigieusement adoucies, com-
 « mençaient à se corrompre sous l'influence de la licence
 « philosophique. Dès lors le matérialisme glaça les âmes;
 « il n'y eut plus d'élan pour les idées grandes et généreu-
 « ses; toute la chaleur des esprits, tout l'enthousiasme
 « de l'imagination, s'appliquaient aux abstractions poli-
 « tiques. On eût dit que la civilisation, cherchant quelque
 « perfectionnement inconnu par des théories qu'elle ne
 « comprenait pas, usait ses forces dans une exaltation
 « vague, et commençait à s'affaisser sous le poids de sa
 « gigantesque nature. Elle se vit tout-à-fait vaincue par
 « le génie révolutionnaire : il la relégua dans les prisons
 « et sur les échaffauds; tandis que la barbarie, étonnée
 « de renaître, régnait seule en souveraine dans les places
 « publiques, dans les assemblées, et dominait les flots des
 « populations agitées. Quel étonnant et douloureux spec-

« tacle ! c'était la barbarie qui plantait son étendard san-
 « glant au sommet de la civilisation. Peu de jours avaient
 « suffi pour amener cet horrible changement. Le pou-
 « voir de l'opinion , abandonné par le trône à la masse
 « éclairée de la nation , fut bientôt conquis par les pas-
 « sions populaires ; la terreur le fit passer aux mains
 « d'une populace effrénée et dans la lie des scélérats.
 « Cette puissance , ainsi rapidement tombée dans la boue ,
 « s'embrasa alors violemment dans les ferments impurs au
 « milieu desquels elle se trouva précipitée. Est-ce un
 « songe, une illusion sanglante, ou un rêve monstrueux ?
 « Dans cette affreuse anarchie , ne voyez-vous pas tout
 « l'ordre social renversé ? La grossièreté , l'ignorance ,
 « les vices et les crimes usurpent les premiers rangs ; la
 « politesse , la vertu , les lumières , le génie même ,
 « marchent tristement dans les rangs obscurs , et regar-
 « dent avec épouvante , au-dessus d'eux , ces souverains
 « grossiers , qui règnent en tumulte , qui boivent du
 « sang à leur festin , et qui se trouvent mollement cou-
 « chés sur les cadavres de leurs victimes. Voyez-vous ce
 « trône , respecté par quatorze siècles , qui s'écroule
 « avec fracas , et les furies qui rient autour de ses rui-
 « nes fumantes ! Les palais deviennent déserts ; les
 « tombeaux se peuplent : c'est la grande fête de la
 « mort. »

Peu d'ouvrages sont propres à donner des notions plus exactes sur les événemens , les institutions , les mœurs et l'esprit de notre pays aux diverses périodes de notre histoire. Ce livre sera surtout utile aux jeunes gens : car on peut dire de lui ce qu'on a dit d'un autre ouvrage célèbre :
Il fait penser.

J. J. A.



MOEURS.

CORRESPONDANCE.

Paris, 10 juillet.

A M. de.....

Tu veux, mon vieil ami, que je te tienne au courant de ce qui se fait, de ce qui se dit dans la capitale. Tu sais que je suis observateur par caractère, que j'aime à tout voir, à tout entendre, et tu en as conclu que je remplirais très-bien l'office d'une gazette, avec un peu plus de sincérité cependant que la plupart de ces dames. J'accepté avec plaisir cette mission. Un plus habile que moi a écrit, il y a quelques années, des lettres sur Paris, et concouru ainsi à la fortune d'une brochure aussi utile pour ses rédacteurs que dangereuse pour le public. Les tableaux que tracera ma plume seront sans doute plus ressemblans. Je te parlerai un peu de tout; mais nécessairement la politique prendra une grande place dans mes récits. Comment faire un pas sans la rencontrer? Dans les salons, dans les promenades, dans les cafés et même dans les théâtres, on n'entend parler que de la guerre d'Espagne ou du ministère français. Pourquoi Mina échappe-t-il sans cesse à nos colonnes? Pourquoi échappe-t-il encore d'une place où il s'était réfugié? tout cela est difficile à expliquer. Comment se fait-il qu'un général distingué, sur qui pleuvaient naguère les grâces de la cour, quitte tout à coup la division qu'il commandait? Est-il vrai qu'une querelle avec un de ses collègues soit cause de cette retraite? Faudrait-il donc apprendre à nos braves que des discussions nées entre eux pendant la guerre doivent dormir jusqu'à la paix.

Eh bien! dit quelqu'un, voilà donc cet infâme *Miroir* supprimé? — Mon Dieu! oui. — Vous en paraissez fâché: vous n'êtes donc pas royaliste? — Si vraiment, je suis royaliste, et d'autant plus que je ne reçois pas de pension pour

nourrir mon amour. Je ne regrette pas le *Miroir*, contre lequel je me suis souvent indigné; j'étais étonné de la longanimité de l'autorité à souffrir les scandales de cette feuille; j'aurais applaudi aux mesures les plus rigoureuses qu'on aurait pu prendre pour réprimer son impudence. Mais j'aurais désiré un peu plus de régularité dans les formes, car j'aime les lois, etc., etc. Je redoute les armes à deux tranchans. Que demain un journal royaliste critique sévèrement un ministre, sujet comme tous les autres hommes à l'erreur, et dans le moment du dépit, le journal utile sera supprimé comme le journal pernicieux. Voilà mon ami le genre de conversation que l'on retrouve partout. Le décroteur sur la sellette fait marcher les armées, en attendant qu'une botte vienne s'offrir à ses brosses réparatrices; ma cuisinière est brouillée avec une voisine chez qui elle a aperçu le *Courrier français*, et mon petit neveu a rompu au lycée avec un de ses camarades qui ne pense pas comme lui. Il est cependant un moyen de varier nos entretiens: les libéraux de notre époque sont tous éminemment ridicules; mais ils ne le sont pas tous de la même manière. Je les prendrai donc par classe pour te mettre au courant de leurs œuvres, en observant surtout de ne pas blesser certaine loi qui protège toutes les classes en général, depuis les plus élevées jusqu'aux plus inférieures. Ainsi, celui qui défendait la guerre dans un pays où le foin n'est pas abondant est aussi drôle que celui qui clouait les Autrichiens dans les Abruzzes; mais ce n'est pas le même genre. Le républicanisme du banquier qui bâtit des palais et fait le souverain dans son quartier n'est pas le même que celui du courtier-marron qui achète cent fois plus de marchandises qu'il n'y en a sur la place, avec cent fois plus d'argent qu'il n'en a dans sa poche. La marche calme et bien ordonnée du gouvernement monarchique leur déplaît seulement à tous deux, et chacun ne peut s'arranger d'un état de choses où les places sont trop bien

marquées. Et puis ces barbouilleurs de papier dont l'esprit de parti a fait des hommes de lettres, ces chansonniers qui par leurs quolibets sacrilèges ont mérité le surnom d'Anacréon, ne faut-il pas que tu les connaisses, afin de pouvoir dans l'occasion les apprécier à leur juste valeur. Je te promets, mon ami, de te conduire partout : dans la boutique dorée du marchand qui se ruine, et dans le comptoir modeste du vieux négociant qui s'est loyalement enrichi; au milieu de ces maisons soi-disant honnêtes, où la jeunesse trouve l'avantage de manger sa fortune en bonne société, et au sein de ces réunions populaires où l'on ne perd guère que la raison. Nous passerons quelquefois au théâtre, pour y rire à la fois de ces hommes de peine, instrumens de succès, qui font retentir les voûtes de leurs bravos répétés, et de ces aimables du jour qui sifflent ce qu'ils n'entendent pas, et rendent au nom du goût des arrêts où la grammaire elle-même n'est pas respectée. Enfin, et comme il est dans ma politique d'être bien avec ta femme, je me permettrai de te parler quelquefois des modes nouvelles, ne fût-ce que pour signaler les gens qui, parlant sans cesse de leur esprit national, accueillent avec empressement tous les costumes, pourvu qu'ils ne soient pas d'invention française.

Voilà bien des promesses, diras-tu : cela ressemble beaucoup à ces prospectus brillans dont personne aujourd'hui n'est plus dupe. Non, monsieur, tout ce que je promets, je le tiens. Si je voyais cependant que mes récits te devinssent ennuyeux, que mes portraits te parussent des croûtes, je me regarderais comme délié de mes engagements, je me tairais avant qu'on ne me fît taire ; j'imiterais enfin ces acteurs raisonnables qui se retirent du théâtre avant d'être maltraités par le public, ou ces femmes prudentes qui quittent le monde avant que le monde ne les quitte.

Le chev. de L....

LE BIVOUAC EN FACE DE MADRID.

In campo scripta....

Voilà qui a été écrit au bivouac:

PATERCULUS.

C'est aujourd'hui le 23 mai. Nous sommes au bivouac au Prado, demain nous serons à Madrid.

Nous n'avons fait que passer à Burgos : l'on suit une espèce de quai, garni à gauche d'habitations assez belles. Il y a un monument, au milieu, à la gloire du Cid. La garde royale était à la porte d'une belle maison en face. Nos regards se tournaient vers le balcon.... Nous avons tous reconnu la plume blanche de ce chapeau.

La vue de l'un de nos princes, entouré, comme en France, de l'amour et du respect d'un peuple délivré, l'aspect d'un Bourbon suivi d'une armée toute française, dont on ne se lasse pas d'admirer l'ardeur et la discipline, font battre le cœur d'orgueil et de plaisir. L'on oublie alors les fatigues et les désagréments du bivouac.

Les nuits sont fraîches : on se couvre de son manteau sur la chabraque de sa monture.... De la paille, on n'en a guère ; le feu s'éteint à vos pieds, on s'endort.... Un rêve vous porte au pays de France, et vous rend aux entretiens de vos amis, aux caresses de vos vieux parens. Un cheval qui s'est détaché ou qui frappe la terre en hennissant vous réveille. On lève les yeux... ce sont les étoiles qui brillent sur votre tête ; c'est l'horizon qui se rougit. La diane s'entend dans le lointain ; l'on dit à vos côtés : « Nous allons aujourd'hui à Torquemada ou à Ségovie. » Les illusions de la nuit s'enfuient. .. : on est sur la terre étrangère. Partons bien vite, pour revenir plus tôt!

Tandis que la marmite de l'escouade s'échauffe au coin d'un mur en ruines, et qu'on *laisse au vent le soin de tourner le souper des voyageurs*, l'on n'a rien de mieux à faire que de confier à ses tablettes ce que l'on a vu, ce que l'on a éprouvé sur la route, et c'est ce que je fais.

Nous voyageons ainsi qu'en France. L'on crie : *Viva Francia y Hispania!* sur notre passage. Les cloches des églises et des couvens sonnent dans toutes les villes où nous passons.

L'on n'a jamais reproché, que je sache, aux Espagnols d'oublier facilement le mal qu'on leur a fait... L'inaction, qu'ils aiment, et la taciturnité, dont ils ne sortent jamais, prouvent qu'ils vivent en eux-mêmes. Ils ont le temps de calculer leurs haines et leurs affections, et les unes et les autres sont servies par un caractère inflexible et par un courage inébranlable. La dernière guerre leur a donné quelques raisons de ne pas aimer les Français ; ils laissent leurs maisons en ruines, peut-être pour entretenir cette juste haine. Pourquoi donc sur ces ruines avons-nous entendu partout des cris de joie à l'aspect de nos escadrons ?... Pourquoi ? parce que le service que nous leur rendons en servant leur roi et en détruisant la révolution leur fait oublier nos premiers torts ... Que le sacrifice de leur haine pour nous vous fasse juger de leur amour pour leurs vieilles institutions !

Nous n'avons pas été sans rencontrer plus d'une fois sur la route des officiers et des soldats de la Foi... Ils assurent notre passage. Ce sont vraiment des héros à la Walter-Scott. Ils cheminent sur de petits chevaux faits aux montagnes. La carabine et les pistolets sont à leur ceinture et à l'arçon de la selle. La nuit arrive, le feu s'allume à l'abri du rocher, ils veillent en chantant l'air de la patrie.

La parure des royalistes est un ruban sur lequel est imprimée cette devise : *Mourir pour le Roi et la religion est ma loi*. Ils entourent leur chapeau de cette parure. L'on en voit partout.

L'on se trompe grossièrement en déclamant contre l'influence qu'exercent sur ce peuple les prêtres et les ordres religieux. Ce peuple veut cette influence. Ces établissemens, grands appuis des volontés nationales, ce pouvoir, sont l'expression de sa volonté.... Pourquoi lui refuseriez-vous le privilège que vous accordez si libéralement aux autres ?

Vous allez crier à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, à la population..... Mais dans vos plans de réforme, avez-vous étudié l'influence du climat et des lieux ? avez-vous senti cette chaleur accablante qui rend les travaux de la campagne impossibles ? Comment et pourquoi travaillerait-il, ce peuple ? Connaissez-vous sa sobriété étonnante ? D'ailleurs il avait de l'or autrefois sans être forcé de renoncer à cette paresse de nécessité. Il a perdu les possessions qui le lui fournissaient... je le sais. Que fera-t-il, si vous fermez les cloîtres, de ces deux excédans de

population ? Je devine le conseil qui va sortir de votre bouche philanthropique ... qu'il se rue avec cette augmentation sur les pays voisins, qu'il leur porte la brigue et le gouvernement révolutionnaires ! qu'il se décime enfin pour faire triompher les principes qui déjà sont si bien servis ! N'est-ce pas, messieurs, ce qu'ils ont de mieux à faire ? Vous le pensez, et vous avez et vous aurez encore une fois tort, et j'en suis bien fâché pour vous.

Criez au fanatisme ! Si c'est un mal, et votre Rousseau permet d'en douter, il est indestructible en Espagne. J'ai dans ma poche un morceau de pierre constitutionnelle que j'ai vu briser aux cris de joie de tout un peuple en délire ; et dans chaque village, la croix victorieuse de l'antique croissant et du moderne bonnet s'élève, entourée d'hommages et de vœux unanimes....

Et ce serait pour plaire aux trotteurs du *Pilote* et du *Constitutionnel* que l'Espagnol renoncerait à ses idées religieuses et monarchiques ? Il y a presse. Ne sait-il pas, lui qui garde quelque souvenir de ses pères, que la religion s'est associée, a présidé à tous ses nobles dévouemens, et lui a créé ses plus beaux titres de gloire?... Qui a chassé les maures et Buonaparte ? Demandez-le.... Il vous répondra en montrant le trapiste et le chartreux dans les rangs de ses nouveaux libérateurs !

Grand Dieu ! et que serait cette terre sans la religion ? Enlevez-lui ses temples et ses monastères.... où seront les souvenirs de ce peuple ? où seront ses consolations ? où sera le guide de son caractère sombre ? où sera le frein de ses passions exaltées ? Quel aliment donnerez-vous à ses idées contemplatives ? qui lui rendra la fraîcheur de ces sanctuaires où il aime à s'égarer, l'obscurité de ces voûtes qui favorise son recueillement, cette pompe, cette musique harmonieuse qui le transportent dans un monde si différent de celui qu'il habite.... ?

La religion et la royauté se tiennent par la main ; l'Espagnol est royaliste par cela seul qu'il est religieux. Ce peuple qui semble s'être endormi sur ses anciens trophées, et qui ne se réveille que quand on touche à l'autel ou au trône, a vu à découvert la tyrannie qu'on lui tenait prête sous cette pourpre démocratique. Ce n'est plus à un seul qu'il eût obéi : chaque ville lui eût été pépinière de despotes. Le moindre grimaud, lecteur de Dupuy, de Volney, voire même du *Citateur*, se fût cru en droit de charger le joug ou d'embellir les entraves. C'était une belle

égalité qui les mettait tout bonnement au-dessus des autres ; c'était une liberté à l'instar de celle du bon temps de France, qui livrait toute une nation, pieds et poings liés, à la disposition d'une centaine de vils intrigans et de déclamateurs déhontés.

On a montré la chaîne.... et la chaîne a été brisée, et l'on a béni ceux qui ne sont venus que pour consoler, éclairer, réparer.... On ne se figure pas les alentours de Madrid. Quand on est sur la montagne de la Madarama, quand on se repose au pied du lion de Ferdinand VI, et qu'on jette la vue sur le vaste pays étendu sous vos pieds, l'on aperçoit, dans les vagues couleurs du lointain, une masse blanchâtre.... Ce sont des bâtimens, c'est une ville, c'est Madrid, c'est le palais du roi, qui vous apparaissent de si loin. Il y a encore deux jours de marche. Vous descendez : c'est un désert continuel qui se déroule devant vous. Les bruyères bordent la route, et ce sont toujours des landes avec leurs fleurs jaunes et leurs insectes bourdonnans. Parfois un village sans verdure élève les pointes de ses bâtimens en ruines... Croirait-on que l'on s'approche d'une capitale ? L'on chemine... et les masses confuses se dessinent : ce sont de monumens ; voici les dômes, les portiques, les colonnes ; mais c'est toujours la même absence de vie, c'est toujours cette immobilité, ce silence qui rendent les paysages d'Espagne si fatigans. Où sont ces routes de France, ces routes qui mènent à nos grandes villes ? C'est la voiture de roulage qui s'avance lourdement avec son chien de garde, et l'espoir du gain qui suit l'industrie et le commerce ; c'est la diligence qui roule apportant bien des projets, emportant bien des espérances ; c'est le char du riche qui vole, et troque, en s'éloignant avec fracas, l'ennui de la ville pour celui des champs....

La soirée est délicieuse ; enfin nous avons trouvé de l'ombrage, et les eaux du Mançanarès, en coulant parmi les bosquets du Pardo, reflètent les feux des bivouacs. Il y a 30,000 hommes campés sur ces rives. La musique des régimens joue sous les fenêtres du château, et voilà des grenadiers et des voltigeurs qui dansent le rond autour du foyer pétillant.... L'on applaudit ; d'autres répètent en chœur l'air et les paroles de cette musique que l'on entend. Qui ne les sait pas.... c'est : *Vive le Roi ! vive la France !*

Le vieux Dragon.

QUELQUES PENSÉES D'UN PHILOSOPHE CHINOIS

SUR LES FRANÇAIS DE L'AN DE GRACE 1823.

Ce n'est pas sans beaucoup de raison que les poètes ont placé l'âge d'or auprès du berceau des peuples. Les mœurs primitives ayant bientôt dégénéré, les temps de barbarie se montrèrent; et ce ne fut ensuite que par de longs et pénibles efforts qu'on parvint à remonter vers le sommet d'un perfectionnement qu'on avait rapidement descendu. Mais après avoir parcouru un cercle inutile, on se trouva usé par le frottement des siècles: comme ces instrumens d'une nécessité journalière, qui acquièrent par l'usage un certain poli; mais au bout d'un certain temps la lame est usée. On est devenu civilisé pour les sciences, pour le commerce et l'industrie; mais les mœurs semblent avoir perdu pour jamais leur pureté native.

Les sciences parviennent souvent à répandre un grand éclat jusque sur les siècles de corruption, mais elles ne produisent qu'une lumière sans chaleur: on peut dire que cette lumière tombe sur le monde moral, comme les rayons de la lune sur le règne végétal, sans féconder aucun principe.

Il y a des peuples qu'en France on nomme barbares, qui possèdent sur tous les arts et sur toutes les sciences des traités métaphysiques; il leur manque des livres élémentaires. En France, après avoir parcouru assez légèrement le domaine de toutes les idées, après avoir passé par toutes les abstractions sans les comprendre, on est arrivé aux traités élémentaires. On croit que tout est éclairci, parce que tout est bref; toutes les choses de la vie morale y sont en abrégé; l'histoire du sentiment n'a plus qu'une page; celle de l'âme n'a plus que le titre.

Il y a une secte d'écrivains qu'on appelle libéraux: ce sont des gens qui gâtent tout, parce qu'ils veulent tou-

jours expliquer les grandes choses par les petites. Ils tendent sans cesse à rapetisser l'humanité : c'est sans doute pour la mettre à leur niveau. Dans leur pauvreté intellectuelle, ils sentent qu'ils ne peuvent pas se suffire : quand les gouvernemens ne veulent plus leur donner de places, ils demandent l'aumône à toutes les opinions fausses. Lorsqu'un de ces messieurs se fait une égratignure par sa maladresse, vite il faut que tout le monde s'empresse à faire de la charpie pour le panser. Que l'un d'eux se fasse mettre en prison, il faut alors que, bon gré malgré, ces lieux souillés par la présence de tant de mauvais sujets deviennent tout à coup un temple, où ces prophètes du malheur rendent leurs oracles ; mais il faut avouer qu'ils n'ont de commun avec la Pythonisse que les fureurs et l'obscurité du langage. Avant de composer un ouvrage, ces écrivains consultent le goût de la multitude, plutôt que le vœu des gens éclairés : semblables à une marchande de modes, qui, avant d'étaler un chiffon, demande l'avis des femmes coquettes.

Il y a ici un certain entraînement des choses qui décide de la réputation et de la destinée : en sorte que dans un temps qui semblerait, par l'état de la civilisation, devoir être le règne de la pensée, tout est emporté par la vogue incertaine du hasard. Comment faudra-t-il qualifier une époque où la littérature, libre par les institutions, esclave par les mœurs, se traîne plus d'une fois à la suite des pensées du vulgaire, au lieu de leur donner l'impulsion ! Le vulgaire ne devient-il pas alors un despote par les soins mêmes que l'on prend de lui plaire ! La pensée de certains écrivains lui obéit : semblable à un esclave en habits dorés, qui servirait un maître en haillons.

L'industrie, portée au plus haut point de perfection, est parvenue à imiter les productions de la nature. A force d'industrie on est parvenu à tout imiter : on imite la

vertu ; on imite la liberté. Mais il faut convenir qu'en France on crée la gloire.

C'est moitié par esprit d'imitation, moitié par vanité, que les petits veulent imiter les grands. On disait du sénat romain que c'était une assemblée de rois : on dirait du peuple français que c'est une assemblée de grands seigneurs. Un portier a quelquefois la suffisance d'un parvenu, et l'on rencontre souvent dans une cuisinière la morgue d'une présidente. Les hautes classes, à force d'avoir été imitées, ont livré tous leurs ridicules aux classes moyennes : à leur tour les hautes classes sont rentrées dans le naturel.

Il y a à Paris autant de gens en voiture qu'il y en a à pied. Souvent un homme fait des visites en équipage la veille du jour où il n'aura pas de souliers.

Les voitures jouent ici un grand rôle. Quand on est nouveau venu dans la vie, c'est en voiture qu'on vous conduit *au baptême* ; c'est en voiture qu'on vous mène au tombeau. Les cochers de fiacres sont les premiers ministres de tous les honneurs qui se rendent.

On appelle *bon ton* un certain caprice de la société, auquel chacun doit aspirer à se conformer. Quand un homme est parvenu à avoir un cabriolet à la mode et un homme de couleur pour domestique, il est censé avoir atteint le sommet des félicités humaines.

Les Français arrivent toujours au ridicule en exagérant la grâce. Chez eux tout le monde veut être à la mode, personne à la nature. La mode est une filière par laquelle tout doit passer, les travers comme les vices.

LITHOGRAPHIE.

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES.

Nos bons aïeux ne comptaient que quatre grands siècles : celui de Périclès, celui d'Auguste, celui de Léon X

et celui de Louis XIV. Mille fois plus heureux qu'eux, nous en comptons un cinquième, celui *des lumières*, devant lequel tous les autres viennent s'éclipser. Que nos neveux seront jaloux quand ils énuméreront les merveilles de ce siècle éclatant ! Il me semble les voir s'arracher les cheveux d'être venus au monde trop tard ! Pour peu même qu'ils soient le moins de *pensans*, *agissans* et *réfléchissans*, je crains bien qu'ils ne mettent fin à leurs jours, de désespoir de naître après une si brillante époque, ce qui compromettrait furieusement le sort des races futures.

On dirait que l'auteur de la lithographie que nous offrons aujourd'hui a voulu stimuler encore leur envie en personnifiant sous son ingénieux crayon ce siècle incomparable. Il a bien pu se permettre cette licence en se rappelant qu'on avait ainsi personnifié une foule de choses purement intelligibles, la peste, par exemple (soit dit toutefois sans comparaison).

Partant donc de là, il a créé une ingénieuse allégorie, qui représente d'un seul coup d'œil les caractères distinctifs du *siècle des lumières*.

Ce vieillard qui s'avance à pas inégaux, l'œil cave, le nez long, la bouche béante et la barbe épaisse, c'est le *siècle*. Si vous ne lui trouvez pas l'air gai, l'auteur vous dira : « Regardez son bonnet ! » En effet, c'est celui de la liberté. Quand on est coiffé de la *liberté*, il n'y a pas de quoi rire : nous l'avons vu au carnaval dernier, les *notabilités du siècle* ont failli se noyer dans leurs larmes.

Mais, observera-t-on, pourquoi le couvrir de haillons, quand chacun sait que c'est le siècle des écus et aux écus. L'auteur le savait bien aussi : il n'ignore pas que jamais l'argent n'a joué un plus grand rôle que de nos jours ; que nous avons la noblesse de l'argent, l'aristocratie de l'argent, le patricisme de l'argent, et que toutes les grandes querelles de nos citoyens *exclusifs* sont des

disputes d'argent. Un seul mot vous expliquera pourquoi il a affublé son vieux bonhomme de la livrée de la misère : *la souveraineté du peuple*. N'est-ce pas la grande tendance de l'époque ? et peut-on mieux la peindre ? Ce tableau devient parfait si l'on remarque que le vieillard est *sans-culotte*.

D'une main il tient une *lampe*. Je suis bien tenté de croire qu'il l'a enlevée dans une église, pour signaler la conquête de la *philosophie* sur la religion, cette vieille féodale qui voudrait encore nous régenter. De l'autre main il porte une *lanterne*. L'allusion est claire. Quel rôle important la *lanterne* n'a-t-elle pas déjà joué et n'aspire-t-elle pas à jouer encore ? C'est au fait un instrument si commode pour propager les *lumières* ; demandez plutôt au *Pilote* ?

Qu'aperçois-je dans le lointain ? On dirait d'un incendie. Vous ne vous trompez pas ! c'est le feu, résultat inévitable d'un foyer trop lumineux et trop ardent. Mais en récompense quelle clarté, quel éclat ! il fait pâlir celui du soleil. Et d'ailleurs, pour être dévorante, cette flamme n'est-elle pas salutaire, n'est-elle pas nécessaire après les *rafraîchissemens* de la révolution ?

Le voilà donc figuré dans toutes ses splendeurs, ce merveilleux *siècle des lumières* qui va faire l'envie et la désolation de nos descendans. Voilez-vous, âges passés ; éteignez-vous, torches et flambeaux des temps qui vont se dérouler ! Et toi, trop fortunée génération qui as le bonheur d'être illuminée par tant et de si brillans fanaux, répète en chœur : *Gloria tibi, seculum, in secula seculorum. Amen !*

POÉSIE.

Un de nos abonnés a perdu un frère de dix-huit ans à l'armée d'Espagne. Sa famille, qui partage les sentimens

dont *la Foudre* est l'organe, nous envoie la pièce de vers suivante, comme un hommage à sa mémoire. Nous nous empressons de l'accueillir dans cet ouvrage, que nous voudrions rendre l'asile de tous les sentimens généreux.

AUX MANES DE MON FRÈRE,

Mort à Huarte, en Espagne, le 26 mai 1823.

Toi, qui fus si cher à ta mère,
Toi, qui fus l'ami de tes sœurs,
Toi, qui prodiguais à ton père
Les soins les plus touchans pour calmer ses douleurs,
O mon jeune et malheureux frère,
Reçois le tribut de mes pleurs.

A l'âge heureux de l'espérance
Où le champ de la vie offre un lointain immense,
Déjà la mort ferme tes yeux.
Ton quatrième lustre à peine, hélas ! commence,
O mon frère, et tu meurs sans nous laisser d'adieux !
Tu meurs sur la terre étrangère,
Et vers ta tombe solitaire
Nous ne pouvons porter nos pas silencieux !

Du moins, à ton heure dernière,
De la religion invoquant le secours,
A Dieu qui pardonne toujours,
Quand le repentir est sincère,
Tu fis ta mourante prière,
Et son ministre saint te promet d'autres jours.

Aussi, quand je lirai dans les yeux de ta mère
Un souvenir trop douloureux,
Je lui dirai : « Nous pleurons sur la terre !... »
Et je lui montrerai les cieux.

P. H. R.



ÉCLATS.

Messieurs les officiers du 15^e régiment d'infanterie légère ont été présentés, lundi dernier, au Roi, par M. le lieutenant-général comte de Coutard. Passant dans la salle du trône, l'un d'eux ne put s'empêcher de s'écrier : *Que c'est beau!*—Et *qu'il est solide*, reprit le général, à qui cette exclamation n'avait pas échappé. *Ce trône repose sur l'honneur et la fidélité de 200,000 braves comme vous!* — *Oui*, répondirent-ils, *et ces fondemens-là ne s'écrouleront jamais!*

Une lettre interceptée d'un des membres du comité directeur de Paris indique à la régence de Cadix un moyen certain de se procurer des vivres pour quelques temps : c'est de dresser une liste exacte de tous les royalistes de la ville, de les parquer et d'en faire des rations pour les patriotes. Il assure qu'il a mangé du *royaliste* au 10 août, et qu'il n'y a rien de plus *tendre*.

Le *Constitutionnel* s'amuseait hier à rapporter quelques extraits de la *Galerie espagnole*, relatifs aux révolutionnaires les plus féroces de la Péninsule. Il en résulte que la plupart de ces héros ont été comblés des bontés et des faveurs de leur souverain, et qu'ils l'ont honteusement trahi ; mais, pour le *Constitutionnel* et ses adhérens, qu'est-ce qu'une telle pécadille ? Un roi légitime vaut-il la peine qu'on reconnaisse ses bontés autrement que par la trahison ou le poignard ? Le dernier moyen surtout est le plus efficace et le plus *énergique*, et l'on sait que les gens du *Constitutionnel* sont pour l'*énergie*.

Apprenant que Mina était malade dans Barcelonne, M. le maréchal Moncey s'est empressé de se mettre en mesure de lui envoyer des *pillules*. On ne sait pas encore s'il aura la force de les digérer.

Que puis-je faire pour votre service, demanda sir Wilson au gouvernement portugais ? — C'est de vous en aller au plus vite. Le Don Quichotte anglais ne se l'est pas fait dire deux fois. Il a revu les bords de la Tamise, poursuivi par les sifflets et les huées de l'Europe entière. Les radicaux et les jacobins n'osent pas même prendre sa défense.

Le Constitutionnel du 3 fait l'éloge de sa sagesse et soutient que les journaux royalistes prêchent le retour de la *dîme* et de *l'inquisition*. *Le Constitutionnel* aimerait mieux le retour des *dotations* militaires et de l'usurpation.

« Quelle que soit l'issue des événemens, disait dernièrement un royaliste, les cortès ne peuvent rester long-temps à Cadix ! — Pourquoi ? — C'est que Cadix est un port de mer et que les *enragés* n'aiment pas l'eau. »

Une discussion assez grave s'est élevée dernièrement dans *le Constitutionnel* à l'occasion de la profession de *Mina*. Les uns disaient qu'il avait été *chandellier*, les autres *palefrenier*. Pour nous, nous ne doutons pas qu'il n'ait servi dans les *écuries* : on le voit bien à la manière dont il se fait *étriller*.

En voulant passer dans le paquebot pour décamper plus vite de Lisbonne, *l'intrépide Pépé* s'est, dit-on, laissé tomber dans l'eau. On assure que les poissons, effarouchés par sa chute, se sont sauvés à qui mieux mieux. Qu'on dise à présent que ce *brave* n'a fait fuir personne !

ANNONCE.

On vient de mettre en vente un ouvrage intitulé : *Poésies dramatiques d'un émigré*. Il contient quatre tragédies, parmi lesquelles se trouve *la Mort de Louis XIV*. Un fort volume in-8°. Prix, 6 fr. et 7 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, éditeur de la *Collection des Mœurs françaises*.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.